



Pierre Gros

Le multiculturalisme et la construction de l'identité romaine sous le Haut-Empire

S'il est une réalité qui a toujours été reconnue comme une évidence, et en même temps largement marginalisée dans ses conséquences, c'est le multiculturalisme de la ville de Rome, particulièrement sensible pendant les deux premiers siècles de l'Empire, qui correspondent à la plus grande extension de l'*Urbs* et de son *imperium*¹. Rappelons seulement la notice de Suétone qui, évoquant les spectacles offerts par Auguste au *populus*, soit dans les *Saepta*, soit dans les théâtres ou sur des scènes improvisées en divers lieux de Rome, souligne qu'ils étaient donnés par des acteurs qui, selon les secteurs où ils se produisaient, étaient conduits à s'exprimer dans toutes les langues (*Divus Augustus*, 43,2: *vicatim ac pluribus scaenis per omnium linguarum histriones...*). Non seulement la formule, «intéressante mais d'interprétation difficile» pour reprendre les mots de J. Gascoü, n'a presque jamais été commentée, mais lorsqu'on s'y est risqué, ce fut pour essayer d'en diminuer la portée en réduisant les langues en question au latin, au grec et à l'osque, voire à l'étrusque². Elle constitue pourtant une indication qui n'est pas unique en son genre³, et qui explique entre autres la vogue croissante des pantomimes, dont Auguste lui-même a favorisé la diffusion, et qui vont progressivement remplacer, avec leur gestuelle sans paroles, les représentations théâtrales traditionnelles⁴. Sans vouloir tirer de là une division des quartiers populaires en ghettos ethniquement individualisés dès le début du Principat, on doit cependant admettre que la bigarrure linguistique de l'espace urbain, qui n'est certes pas le seul signe de la diversité culturelle mais en constitue un indice non négligeable, était déjà un fait massif.

Avant d'esquisser une réflexion sur ce phénomène sous-estimé, il importe de le distinguer de deux autres, qui sont moins historiques qu'idéologiques et qui, bien qu'en première analyse apparentés, voire considérés comme interchangeable, risquent d'obscurcir le débat en raison de l'usage ambigu qui en a été fait dans la littérature antique et dans l'historiographie récente. Le premier est celui de l'œcuménisme: il consiste en l'exaltation de la dimension cosmique de l'hégémonie dont Rome en tant que ville capitale est à la fois le reflet et le condensé. Le discours que Dion Cassius (50, 24-30) prête à Octave à la veille de la bataille d'*Actium* ou celui, retranscrit par Flavius Josèphe (*Bellum Iudaicum*, II, 345-401), que prononce Agrippa II pour dissuader les Juifs de se rebeller, en proposent sans doute la définition politique la plus précise. Ainsi conçu, l'œcuménisme, qui a pour vocation d'absorber les diverses nations de la partie «la plus vaste et la meilleure du monde», se manifeste à travers les symboles de la conquête universelle, si

¹ On notera cependant sur cette question les travaux récents, qui s'appliquent à des époques et des groupes sociaux très différents, de DEREMETZ 1995, 49–59, de DNIAYE 2005, 119–133, de FARNEY 2007 et de BARBERO 2006. Sur la diversité ethnique des personnes qui pénètrent dans la Ville et la rareté des renseignements dont on dispose sur cette question, GUILHEMBET 2006, 79–121.

² GASCOU 1984, 656. Voir aussi LEVI 1951, 60.

³ Une autre mention peut être relevée, presque dans les mêmes termes, dans Suétone, *Divus Iulius*, 39,1.

⁴ GROS 1987, 319–346; 1994, 285–307; 2002, 34–35. Sur la signification et les conséquences de la naissance de la pantomime à l'époque augustéenne, CADARIO 2009, 11–62.

remarquablement analysés par G. Cresci Marrone⁵. Son expression la plus accomplie est assurément le Forum d'Auguste, qui rassemble, avec les *summi viri* répartis sous les portiques latéraux, tous les artisans de la grandeur romaine depuis les origines, et les fait converger vers la fin de l'Histoire, c'est-à-dire la fondation du Principat. Mais le message de cette composition reste incomplet si l'on n'y ajoute pas la série forcément très nombreuse des piédestaux inscrits (*tituli*) surmontés de l'effigie de toutes les «nations» de l'Empire, dont la présence, souvent oubliée dans le passé, est clairement attestée par Velleius Paterculus (II, 39, 2)⁶. Comme le souligne P. Liverani, cette évocation des *gentes devictae* ou soumises diplomatiquement, ne constituait pas un prototype si l'on songe aux effigies ethniques dont la trace a été retrouvée dans les vestiges de l'*Ara Pacis* ou aux *nationes* de Cauponius dans le complexe pompéien du Champ de Mars⁷. Mais si le Forum d'Auguste est le seul des édifices de ce genre à avoir servi de modèle à de nombreuses créations provinciales, c'est qu'il diffusait, grâce à la richesse de ses représentations figurées complémentaires, qu'il s'agisse de portraits ou d'allégories, l'image globale d'un *imperium* unifié sous l'égide de Rome, d'un véritable *consensus universorum*, et faisait entrer les peuples vaincus et/ou annexés dans la *domus* commune dont la place bordée de portiques, avec ses portraits d'ancêtres, représentait l'atrium symbolique⁸. Nous n'insisterons pas sur cet aspect essentiel de la fondation augustéenne, que nous avons examiné ailleurs, mais il importe de rappeler, dans l'optique qui est la nôtre aujourd'hui, que cet œcuménisme affiché était aussi et d'abord une façon de nier le multiculturalisme, ou du moins d'en atténuer les effets; il ne prétend en effet promouvoir qu'une forme de vie collective, celle que Rome propose ou impose par la multiplication des *urbes* et la division des anciennes ethnies en *civitates*. Dans son éloge de l'Italie (*HN*, 3, 39), Pline ne manque pas de rappeler que le garant de cette communauté de mœurs et de culture est la pratique du latin, la langue qui permet l'élimination des «dissonances sauvages des idiomes de tant de peuples». Et Strabon avant lui avait porté au crédit de la *pax augustea* l'entrée des peuples les plus sauvages de l'Europe occidentale dans la communauté impériale (VI, 4, 2)⁹. Certes l'unification linguistique reste de fait très inégale dans les couches populaires, surtout dans les campagnes, et de ce point de vue les témoignages d'Irénée, l'évêque de Lyon, pour le II^e s. ou de Saint Jérôme, pour le IV^e s. sont éloquents¹⁰. Mais en dépit du bilinguisme officiel de l'Empire, la pratique du latin était exigée de tous les magistrats, en Orient comme en Occident, et Claude n'hésita pas à priver de la citoyenneté un personnage considérable (*splendidum virum*), l'un des premiers dans sa province grecque, parce qu'il ignorait cette langue (Suétone, *Divus Claudius*, 16,4). L'une des images les plus fortes de cette conviction, et des procédures assimilatrices qu'elle entraîne, est assurément celle qui se déchiffre sur les panneaux supérieurs des reliefs figurés de l'arc de Bénévent, côté campagne: des enfants barbares y sont accueillis par une divinité qui représente à la fois la culture romaine et l'«oikouménè»; c'est en passant par ce filtre et en se laissant éduquer dans ce cadre que les nouvelles générations des *externae gentes* pourront s'intégrer à l'Empire et contribuer pour leur part au mieux être de ses habitants¹¹. Nous avons là en quelque sorte la version figurée de l'idéologie développée par le fameux texte de Tacite dans son éloge d'Agricola (21) où l'activité déployée par ce dernier dans la Bretagne insulaire au cours de l'hiver 78-79 tend à établir une relation directe entre urbanisation, éducation et romanisation¹².

Le second phénomène qu'il convient de situer par rapport à notre propos est celui du cosmopolitisme. Chacun s'accorde à en reconnaître l'apogée sous le règne et dans l'action d'Hadrien puisque cet empereur, plus que quiconque, a voulu voir dans la diversité des provinces le facteur structurant

⁵ CRESCI MARRONE 1993, 53–222. Voir aussi ENGELS 1999.

⁶ GROS 2006, 123.

⁷ LIVERANI 1995, 219–249. Mais voir maintenant l'hypothèse stimulante de MONTERROSO 2009, 181–207.

⁸ GROS 2009, 329–344.

⁹ GIARDINA 1997, 38–46.

¹⁰ POLOME 1983, 509–553. LEPALLEY 1998, 109–112 et RAEPSAET-CHARLIER 1998, 194–196. Voir aussi VALENSI 2000, 201–204.

¹¹ HÖLSCHER 1999, 281–289; HEITZ 2005–2006, 207–224. Voir maintenant, sur l'ensemble de la question, KLUCZEK 2006, 275–296. Le schéma est très différent de celui qu'on observe sur la Colonne de Marc Aurèle à Rome, où les femmes et les enfants des vaincus sont la proie de la soldatesque avant d'être réduits en esclavage (ZANKER 2000, 163–174).

¹² GROS 2005, 209–212.

de l'Empire; mais cette diversité se dissout dans la fidélité à Rome et dans le respect des valeurs communes¹³. On affecte de considérer en effet que désormais elles sont toutes égales entre elles au sein d'un monde pacifié et, pour ce qui concerne au moins leurs élites, analogues à celles de l'antique centre du pouvoir romano-italique. D'où l'image répétitive des *provinciae fideles*, effigies qui ont certes leurs singularités identifiantes, mais dont l'aspect général est celui de personnages dont tout signe de barbarie ou même seulement d'étrangeté a été banni¹⁴. Dans ces conditions les reliefs dotés de symboles militaires, comme la frise de la bataille du «Monument parthique» d'Ephèse ou les trophées d'armes de l'*Hadrianeum* de Rome qui alternent avec les allégories des *nationes* et des *civitates*, font moins allusion à la domination romaine qu'à la protection commune providentiellement assurée par les légions contre la *feritas* des peuples périphériques¹⁵. De fait ce cosmopolitisme intégré, si l'on peut dire, dont la manifestation plastique la plus éclatante, et qui remonte au début du Principat, est sans doute le recours systématique aux marbres et pierres dures provenant de toutes les régions de l'Empire, mais principalement de l'Orient hellénisé pour l'architecture et la statuaire des forums impériaux et du Panthéon¹⁶, ne se conçoit qu'à la faveur d'une unification fondée sur la prééminence de la seule culture universelle de l'époque, la grecque, les régions occidentales y participant pour une part certes modeste mais qui pouvait être efficiente, comme le prouvent par exemple l'œuvre et l'action d'un Favorinus d'Arles, à Ephèse et à Rome¹⁷. Cette unification au moyen de l'hellénisme sera théorisée par la Seconde Sophistique, et particulièrement par Aelius Aristide¹⁸: pour ce qui concerne Rome, celui-ci croit devoir souligner comme il se doit, dans son *Eloge de la Ville* (61-64), que l'accueil constant de nouveaux habitants venus de la terre entière ne nuit nullement à l'intégrité de la communauté urbaine¹⁹. Mais cette harmonie prétendument préservée sous l'égide de la culture grecque, qu'il s'agisse de la capitale ou de son empire²⁰, resta bien sûr en grande partie illusoire; elle aboutit même à une sorte de ségrégation qui n'épargna pas les provinces orientales elles-mêmes si l'on considère le caractère restrictif des conditions d'admission dans la Ligue panhellénique, Ephèse, entre autres, la capitale de l'Asie, en étant exclue, pour cause de multiculturalisme justement, selon toute vraisemblance²¹... Et l'on ne saurait oublier que Polémon de Laodicée, le grand ami d'Hadrien, était entre autres l'auteur d'un traité de physiognomonie, aujourd'hui perdu, où pour la première fois il était affirmé que l'appartenance à la « race » grecque reposait sur des caractères physiques autant que moraux, la «paideia», quelles que soient sa profondeur et son authenticité, ne constituant nullement, au contraire de ce qui était admis depuis le IV^e s. av. J.-C., un brevet d'hellénisme²². De toute façon nous ne prendrons pas en compte ce cosmopolitisme hadrienien dont on retrouve la trace dans les œuvres littéraires ou plastiques de toute la seconde partie du II^e s., car il tend à nier, dans son essence même, un fait têtue, qui continue de caractériser l'*Urbs* dans sa composition et dans ses fonctionnements collectifs, à savoir la coexistence de cultures au sens large du terme, depuis les langues jusqu'aux mœurs et aux pratiques religieuses, lesquelles demeurent fondamentalement étrangères sinon étrangères les unes aux autres, et se côtoient sans se confondre.

¹³ COARELLI 1992, 631–652; ROMAN 2008, 143–149.

¹⁴ PARISI PRESICE 1999, 83–105; NISTA 1999, 107–115.

¹⁵ LIVERANI 1995, 207–246; CHAUSSON 2006, 32–69 (monument «parthique» d'Ephèse) ainsi que Landskron (*ibid.*), 2006, 102–127; SMITH 1988, 70–71 et 1990, 89–95 (Sébastien d'Aphrodisias); LIVERANI 1997, 93–97 (représentation de l'Hispania).

¹⁶ PENSABENE 2002, 3–68; SCHNEIDER 2002, 83–105; RODA 2003, 405–420; OPPER 2008, 125. Pour une opinion contraire, GREGAREK 1999, 108–109 et 157: absence, selon cet auteur, de symbolisme politique et idéologique dans l'emploi du «Buntmarmor».

¹⁷ Pour Favorinus, FOLLET 2000, 418–422.

¹⁸ ANDERSON 1993; KLEIN 2006, 87–97.

¹⁹ Pour l'*Eloge de Rome* par Aelius Aristide, PERNOT 1997, 15–56. Voir particulièrement les par. 61–64 qui évoquent l'accueil constant de nouveaux habitants venus de la terre entière et le maintien, malgré cela, de l'intégrité de la ville.

²⁰ Pour le détail de l'action d'un Hérode Atticus, dans ce cadre, GALLI 2002; pour l'action de l'empereur Hadrien à Athènes et sa réception parmi les élites, WILLERS 1990 et GALLI 2008, 73–105. Sur le rôle des orateurs et philosophes de la Seconde Sophistique sur les arts plastiques et l'idéalisation des formes, SCHADE 2007, 169–181.

²¹ ROMEO 2002a, 675–676 et 2002b, 21–40.

²² Sur Antonius Polémon de Laodicée, l'essentiel de l'information est fourni par Philostrate, *Vie des Sophistes*, I, 530–545.

Plus exploitables dans leur principe, même si elles paraissent proches des précédentes, sont les notions antiques ou modernes de «ville-monde» appliquées à Rome. La définition de l'*Urbs* comme synthèse ou résumé des peuples de la terre (ἐπιτομή τῆς οἰκουμένης), telle qu'on la trouve chez Athénée de Naucratis (*Deipnosophistes*, I, 20, b-c), à partir d'un texte de Galien, lequel n'est qu'une citation du sophiste Polémon, doit être prise pour ce qu'elle est, à savoir une vision cosmopolite, au sens non plus hadrienéen mais contemporain du terme, de la capitale d'un Empire vers laquelle convergent les populations les plus diverses²³. Cette idée que le cosmos se trouve contenu dans l'espace de l'*Urbs* a été récemment reprise par F. Coarelli, qui met en avant l'immensité de son territoire ainsi que l'importance, sans commune mesure avec celle des autres agglomérations antiques, fussent-elles considérées comme des mégapoles, de ses édifices publics et de ses équipements collectifs²⁴. Dans son étude, Coarelli insiste avec raison sur la dispersion des services administratifs dans l'ensemble du centre monumental, dont la présence a souvent été ignorée du fait de leur absorption dans des monuments essentiellement religieux, selon une démarche idéologique destinée à en masquer la réalité. Mais cette structuration fonctionnelle de l'espace urbain dont on ne saurait sous-évaluer l'efficacité ne diminue en rien la diversité des quartiers qui le composent, ni la bigarrure des communautés qui l'occupent, même si les textes et l'archéologie ne permettent guère de les restituer dans le détail. Un familier de Subure et des autres secteurs populaires de la Ville, aussi lucide et ironique que pouvait l'être un Martial, ne s'y est pas trompé: la Rome de la fin du I^{er} s., dont la population a très sensiblement augmenté depuis l'époque césaro-augustéenne (*totiens multiplicata urbe tantoque maiore populo*, dit Pline l'Ancien, *HN*, 36, 115) est envahie par des spécimens d'humanité dont le poète hispanique se plaît à décrire les particularismes physiques ou comportementaux, et dont il stigmatise souvent les aspects jugés curieux ou indignes, dans des épigrammes où il accumule les ethnotypes; même si cette réalité qu'il décrit comme sordide est en grande partie dissimulée par la volonté farouche des représentants les plus éminents des nations intégrées, qu'ils fussent ou non citoyens, d'apparaître comme des notables assimilés, et semble n'avoir donné lieu que rarement à des tensions identitaires, elle n'en reste pas moins l'une des constantes les plus immédiatement visibles de la rue romaine et des échoppes, ateliers ou habitations qui la bordent²⁵. A vrai dire, pour que de véritables tensions identitaires pussent se créer, et déboucher éventuellement sur de graves troubles de l'ordre public, il eût fallu que s'instaure un conflit entre deux universalités culturelles et/ou religieuses; or, comme le note justement H. Inglebert, pour les Ibères, les Celtes ou les Maures, les critères d'identification linguistiques ou culturels semblent être restés sinon secondaires, du moins compatibles avec la vie collective, et ce n'est pas un hasard si les seuls problèmes profonds et durables sont apparus en ce domaine avec les communautés juives, d'abord, puis chrétiennes, lesquelles étaient dotées d'une forte spécificité, tant en ce qui concerne les mœurs, que la morale et la religion²⁶. Ce n'est assurément pas un hasard si Tacite (*Annales*, XV, 44, 3) prend pour prétexte la prétendue implication des disciples du Christ dans le déclenchement de l'incendie de 64 pour dénoncer, en termes d'ailleurs plus rhétoriques que réalistes, la ville de Rome comme le lieu où «tout ce qu'il y a d'affreux ou de honteux converge et se répand».

Le multiculturalisme de Rome est donc avant tout un polyethnisme irréductible, qui ne cesse de se développer au cours des siècles, mais qui a constitué dès l'origine l'une des dimensions spécifiques de l'*Urbs*. Spécifique et revendiquée comme telle. En cela le phénomène ne se réduit pas au brassage des populations qui, dans une ville portuaire, s'avère inévitable. A la différence de ce qu'on observe à Alexandrie ou à Ephèse, cette multiplicité des composantes n'est pas subie ou tolérée, mais, sauf cas exceptionnels et temporaires, ressentie comme un élément constitutif de la puissance, et gérée comme telle par les responsables politiques. La Rome de l'époque impériale est un conglomérat humain aux mille identités et appartenances. Mais ce sont ces origines mêlées, ces assimilations superficielles ou profondes, ces

²³ Voir aussi sur ce point CAREY 2003, 90–91.

²⁴ COARELLI 2000, 288–305.

²⁵ Les exemples sont multiples de ces observations sur les diverses ethnies présentes à Rome: Martial, *Epigrammes*, V, 1, 10; VII, 30; VIII, 75, etc..., avec le plus souvent des connotations sexuelles pour le moins négatives. Voir CHAUVOT 2008, 156–159.

²⁶ INGLEBERT 2005, 472–474.

intégrations juridiques plus ou moins accomplies, cette mixité sociale aussi, en perpétuel mouvement, qui fondent sa richesse²⁷. Et cette situation n'est pas née avec la conquête.

Ce qui, en effet, aux yeux des Anciens, faisait de Rome un modèle inaccessible et une entité unique en son genre, était son ouverture humaine. Pour de nombreuses institutions de l'*Urbs*, Polybe et après lui Denys d'Halicarnasse ont recherché et souvent trouvé des parallèles ou des antécédents dans les cités-états de l'époque classique, telles Athènes, Sparte ou Thèbes. Mais il est un aspect, essentiel à la définition de la ville, pour lequel le miroir de l'hellénisme cesse à leurs yeux de renvoyer une image claire, c'est l'éclectisme du *populus*, qui s'affirme dès le temps de la fondation. L'impossibilité de le réduire à un groupe cohérent, qui rend vaine toute justification par la consanguinité, sépare irrémédiablement la ville de Romulus de toutes les «poleis» grecques. Souvent décrite à cause de cela par ses ennemis gréco-orientaux comme un ramassis de gens sans foi ni loi, elle apparaît bientôt aux plus clairvoyants d'entre eux, par la faculté d'accueil inhérente à une telle situation, comme une force redoutable²⁸. La fiction virgilienne du retour des Enéades à leur site originel (*Enéide*, III, v. 96: *antiquam exquirite matrem*), destinée à doter le peuple romain d'une ascendance prestigieuse, n'effacera pas cet aspect fondamental et permanent de l'osmose ethnique et sociale qui dès le départ caractérise la politique de Rome. C. Ampolo a pu souligner naguère, à propos de l'extension déjà considérable de la Rome des Tarquins, que l'un des secrets du succès politique et militaire de la ville de cette époque fut ce qu'il appelle avec raison la «forte mobilité sociale horizontale»²⁹. Le mouvement ne cesserait de s'amplifier au fil des conquêtes. Les Romains, disait Philippe V, le roi de Macédoine qui fut l'allié d'Hannibal, sont des gens très dangereux car ils libèrent les esclaves pour en faire des citoyens, et voilà, concluait-il, pourquoi ils sont devenus puissants (*Sylloge Inscriptionum Graecarum*, III, 543)³⁰. Si l'on entend la notion d'esclave dans son sens le plus fréquent à l'époque, celui d'ennemi vaincu et déporté dans le territoire du vainqueur, cette formule est l'une de celles qui, à l'insu même de celui qui l'énonce, livrent la clé de la relation de Rome à son empire. Dans le discours que Tacite prête à Claude, où celui-ci demande au Sénat d'accueillir en son sein des notables des Trois Gaules, une phrase sonne comme un écho à la constatation de Philippe V, mais sous une forme inversée: «Quel fut le germe de la décadence de Sparte et d'Athènes, en dépit de leur puissance militaire, sinon leur entêtement à rejeter les vaincus comme des étrangers?» (*Annales*, XI, 24, 7). Et l'on comprend dans ces conditions le dilemme auquel se trouva confronté Auguste, dans un registre, là encore, plus idéologique que politique, lorsqu'il lui fallut concilier la célébration de l'origine troyenne à travers l'expédient ingénieux mais sans avenir de la naissance ombrienne de Dardanos, avec l'unanimité d'une Italie rassemblée autour de lui (Virgile, *Enéide*, III, v. 163-171): les réactions très diverses et souvent négatives des poètes contemporains, pourtant en général complaisants à son égard, disent bien le caractère aventureux de ce montage³¹.

Notre intention n'est certes pas de faire de Rome un lieu idyllique ouvert à tous, où les compétences et le mérite auraient toujours été reconnus et accueillis sans peine, quelle que soit l'origine des arrivants. La xénophobie de l'aristocratie romaine aux deux derniers siècles de la République et pendant les premiers siècles impériaux, et le souci qu'elle a eu de conserver ses prérogatives se sont exprimés à travers de nombreuses mesures; qu'il suffise de rappeler celles qui, en 194 et en 189, ont prétendu lutter contre ce qu'on appellerait aujourd'hui l'immigration clandestine, ainsi que les expulsions massives qui tout au long du II^e s. et jusqu'en 95 frapperont les citoyens latins. En 65 av. J.-C. encore, la *lex Papiria de peregrinis* en vertu de laquelle le poète Archias, né à Antioche et venu à Rome dès l'âge de 17 ans, risque d'être condamné pour usurpation de citoyenneté, donne la mesure des limites apportées à la promotion juridique des étrangers, même talentueux et soutenus par des représentants de l'oligarchie au pouvoir. C'est ainsi qu'Ennius, en dépit de la précocité de sa gloire littéraire et de la puissance de ses protecteurs, attendra vingt ans après son arrivée à Rome pour recevoir la *civitas*; Plaute, quant à lui, aura à souffrir toute sa vie du

²⁷ GIARDINA 2008, 58–62.

²⁸ GIARDINA 1997, 3–10.

²⁹ AMPOLO 1998, 218–231.

³⁰ AMPOLO 1998, 172–177.

³¹ GIARDINA 1997, 74–76 et 2008, 62.

mépris dans lequel était tenue sa première activité d'histrien et de la modestie de ses origines italiques, et il est peu probable qu'il soit un jour devenu un citoyen de plein droit³². Cicéron lui-même, consul de Rome, se verra traité par le rejeton déchu d'une grande famille patricienne de «citoyen de rencontre», *inquinus civis*, bien qu'*Arpinum* ait acquis la *civitas* en 303 et le *ius suffragii* en 188 (Salluste, *Catilina*, 31,7). Plus tard, en 48 apr. J.-C., les sénateurs hostiles à la promotion politique des Trois Gaules reprendront presque dans les mêmes termes les arguments développés en 122 av. J.-C. par le consul C. Fannius qui s'opposait à la concession de la *civitas* aux Latins³³. Indépendamment de cela, les stéréotypes qui attribuent la *levitas* aux Grecs et la *crudelitas* aux «Barbares» auront la vie dure (Cicéron, *Pro Flacco*, 11, 24). D'un point de vue strictement intellectuel, on note de surcroît, en dépit de l'élargissement de l'aire d'influence de Rome vers le sud et l'ouest de la Méditerranée, une faible réceptivité à l'égard des ouvrages qui n'appartiennent pas à la communauté gréco-romaine: la reconversion du butin de guerre en programme culturel, qui s'affirme avec la fondation, due à Asinius Pollion, de la bibliothèque de *Atrium Libertatis*, témoigne, comme les opérations du même genre qui l'ont précédée ou qui la suivront, d'une curiosité sélective puisque, parmi les nombreux livres puniques saisis à Carthage en 146 av. J.-C., par exemple, les Romains ne semblent avoir retenu que le traité d'agriculture de Magon³⁴.

Pour ce qui concerne les esclaves, vaste question que nous ne pouvons aborder ici, il convient de rappeler que malgré la libéralité relative, souvent soulignée, de la société romaine en matière d'affranchissement, l'afflux de masses serviles issues des peuples les plus divers -masses serviles dont les meilleurs éléments ont nourri à leur façon le multiculturalisme profond des ingénus- a suscité des problèmes et entretenu des angoisses dans les couches les plus aisées de la population; l'épisode emblématique est celui que relate Tacite (*Annales*, 14, 43-44): quand il s'est agi d'appliquer la loi dans toute sa rigueur après le meurtre, dans sa *domus*, du préfet de la ville L. Pedanius Secundus, l'argumentation développée par G. Cassius Longinus pour obtenir la mise à mort de la totalité de son immense domesticité s'est appuyée essentiellement sur le danger potentiel représenté par ces hordes d'individus (*conlucies*, le mot est très fort) qui ont des mœurs et des croyances sans rapport avec ceux de leurs maîtres et dont on ne saurait rien attendre de bon³⁵. Cette face noire du polyethnisme, assez peu évoquée par les textes et nullement par les inscriptions, ne doit pas être oubliée en ce qu'elle a représenté l'une des constantes les plus inquiétantes de la vie privée des Romains, littéralement cernés, pour certains d'entre eux, jusque dans le fond de leurs demeures, par des étrangers qui ne partageaient rien avec eux et n'avaient rien à perdre³⁶. Il n'en reste pas moins que sur la longue durée, le schéma défini par A. Schiavone qui, de la conquête violente conduit à la soumission puis à la fidélité pour déboucher sur une forme plus ou moins achevée de « romanisation » reste la règle qui définit le mieux en termes juridiques mais aussi humains la relation de Rome avec les ressortissants de son *imperium*, au-delà des distinctions ethniques ou territoriales³⁷.

Nous ne saurions dégager, même sommairement, toutes les conséquences d'une situation aussi singulière. Même en s'en tenant aux arts plastiques et à l'architecture, il faudrait esquisser une histoire globale pour identifier les acquis passifs ou volontaires qui ont enrichi au cours des siècles la culture romaine et donné à ses créations ses caractères spécifiques. L'écueil principal d'une telle entreprise serait de surcroît de centrer le débat sur la relation à l'art grec, lequel n'a jamais été vraiment considéré comme étranger au monde romain. Les implications du multiculturalisme sont à vrai dire beaucoup plus diversifiées, et l'on ne saurait ignorer les apports de l'Égypte, de l'Orient méditerranéen, de l'Afrique septentrionale et des

³² PANSIERI 1997, 236–237. Sur l'ensemble de la question, envisagée du point de vue des carrières administratives et politiques, le livre de Farney cité supra n.1 est essentiel.

³³ Sur le discours de C. Fannius, *De sociis et nomine latino*, voir GIARDINA 1997, 22–23.

³⁴ COARELLI 1993, 133–135.

³⁵ SCHIAVONE 1996, 118–120.

³⁶ Voir par exemple l'épisode narré par Pline le Jeune (assassinat du sénateur Larcius Macedo) dans sa lettre III, 14: *Vides quot periculis, quot contumeliis, quot ludibriis simus obnoxii*. Sur l'ensemble de la question, ANDREAU, DESCAT 2006, 153–220.

³⁷ SCHIAVONE 1996, 77–93. Sur le concept de «romanisation», ses limites et son usage souvent abusif dans l'historiographie récente, voir les observations lucides de LE ROUX 2004, 287–311 et la problématique bien posée pour l'Asie Mineure dans l'étude de SARTRE 2007, 228–245.

provinces gauloises ou hispaniques. Plus que le détail de ces emprunts, du reste souvent difficiles à identifier, ce sont en fait leurs modalités qui nous importent, pour autant qu'elles soient restituables. Un concept qui vient d'être défini, et qui nous paraît pleinement opératoire, peut rendre compte de plusieurs épisodes de cette construction identitaire, c'est celui, dû à Fl. Dupont, de «l'altérité incluse»³⁸. Il implique l'adoption de formes, de techniques ou de structures venues d'ailleurs, mais ces divers éléments puisés dans d'autres contextes ne perdent dans l'opération aucune des particularités qui les désignent comme exogènes; c'est bien au contraire leur altérité pleinement assumée qui les rend capables de répondre à des finalités proprement romaines dans des programmes pour lesquels ils n'avaient pas été initialement conçus. Les modalités selon lesquelles les monuments et les objets de l'Égypte ont été reçus dans la Ville à partir de l'époque augustéenne sont à cet égard riches d'enseignements: si les commanditaires et les artistes romains accueillent en des combinaisons efficaces les diverses formes de l'hellénisme du monde ptolémaïque, ils en retiennent aussi les aspects proprement égyptisants, en transposant dans les décors de certains de leurs édifices des motifs jugés évocateurs de cette civilisation et en transférant même au prix de grands efforts des pièces de la pleine période pharaonique, tels les obélisques qui vont jouer un rôle croissant dans la scansion des aires urbaines; ils étaient manifestement séduits par leurs harmoniques ésotériques, qu'ils faisaient servir à l'exaltation de leur puissance³⁹. Cette intégration pleinement consciente et dominée, qui aboutit en tous les domaines, littéraires ou plastiques, à des créations éminemment composites ne s'explique pas en effet seulement par un goût de la richesse sémantique ou de la variété esthétique. Elle entend aussi exprimer une idéologie précise, celle de la puissance capable de faire siennes toutes les composantes des cultures des territoires soumis. L'emploi systématique des marbres de couleur provenant des terres conquises et souvent des plus lointaines, qui constitue, on l'a souvent relevé, un non-sens économique, et apparaît contraire aux pratiques traditionnellement suivies en la matière, offre sans doute l'exemple le plus immédiatement visible d'une telle procédure; il correspond à ce que R. M. Schneider a pu appeler la «rivoluzione del marmo» en ce qu'il suscite la réalisation d'œuvres dont les canons et la signification s'imposent par leur nouveauté et par une splendeur jamais égalée auparavant⁴⁰. Si Plin l'Ancien désigne d'une façon un peu inattendue la *Basilica Aemilia* de son temps comme la plus belle et la plus imposante des constructions que le monde ait jamais vues, au même titre que le Forum d'Auguste ou le *Templum Pacis* (HN, 36, 102), c'est assurément en raison des statues colossales d'Orientaux vaincus, sculptés en «pavonazzetto» et en «giallo antico» dont elle s'ornait; elles faisaient d'elle la représentation la plus éclatante de la supériorité culturelle et militaire de Rome en mêlant dans une subtile ambiguïté l'image de la soumission des «barbares» et la richesse dont ces mêmes peuples dotaient la ville, dans un ensemble où leur exotisme constituait à lui seul une source de beauté⁴¹.

Il existe du reste un texte antique qui explicite d'une façon claire, pour peu qu'on le lise correctement, cette attitude générale, c'est celui de Plin, HN, 36,101. Étrangement, il est passé presque inaperçu, même si S. Carey lui rend, dans une perspective différente de la nôtre, une place éminente dans la pensée de l'Encyclopédiste⁴². Voici la traduction que nous en proposons; elle diffère, sur un point essentiel, de celles des éditions les plus récentes: «Mais il conviendrait aussi d'en venir aux merveilles de notre Ville, d'examiner la force d'assimilation (*dociles vires*) manifestée au cours de ses huit cents ans d'existence et de montrer que dans ce domaine également elle a vaincu le monde entier. Autant presque de victoires (ou de triomphes?), on le verra, que de merveilles; pour peu qu'on les rassemble toutes et qu'on les réunisse en un seul bloc, leur hauteur se dressera comme si on parlait d'un autre monde fixé en un seul lieu (*in uno loco*)». La notion centrale, et qui donne tout son sens à l'affirmation plinienne, est celle des *dociles vires*, que nous avons rendue par «force d'assimilation». Sans nous attarder sur les suggestions des autres

³⁸ DUPONT 2005, 255–282: «Phénomène très singulier d'appropriation de l'autre en conservant et en exaspérant son altérité afin de conserver sa propre identité». Dans cette étude, le concept s'applique exclusivement au monde grec. Nous pensons pouvoir l'élargir aux autres cultures.

³⁹ DE VOS 1980.

⁴⁰ SCHNEIDER 2002, *supra* n. 16.

⁴¹ Sur les effigies d'Orientaux dans la *Basilica Aemilia*, voir maintenant BITTERER 2007, 155–163.

⁴² CAREY 2003, 72–74, 94–101.

traducteurs, dont on trouvera le détail en note⁴³, nous justifierons cette interprétation par le sens de l'adjectif *docilis*, qui doit être pris ici dans son acception originelle, dérivée du verbe *doceo*; il désigne l'être ou le peuple qui est disposé à apprendre, en suivant l'exemple ou l'enseignement d'autrui et en s'appropriant ses expériences. Ainsi Vitruve (*De architectura*, II, 1, 3), retraçant les débuts de la civilisation et les origines de l'habitat, parle de ces hommes d'autrefois qui étaient, dit-il, *imitabili docilique natura*, c'est-à-dire «portés par nature à imiter et à s'instruire», en observant les animaux et en s'inspirant, pour les améliorer, des constructions de leurs compagnons ou voisins. Dans le contexte plinien, qui est celui de la conquête progressive du monde et de la suprématie acquise sur toutes les autres nations dans l'art de bâtir, il est clair que la *docilitas* des forces mises en œuvre par les promoteurs et les architectes est celle qui consista à tirer dès les origines le meilleur parti des réalisations observées dans les autres cultures, au besoin en s'adjoignant le concours de créateurs ou techniciens étrangers, pour en accroître la puissance et la beauté en les intégrant à des complexes qui les dépassent sans les dénaturer. Rome, à l'école du monde qu'elle a conquis, crée à elle seule un autre monde⁴⁴.

Une telle notice exprime sous une forme succincte mais efficace le mode de développement, par additions et osmose successives, caractéristique de l'art romain; celui-ci n'évolue pas comme une simple province de l'art étrusque puis grec, mais en adopte les formes et les contenus en fonction des exigences du moment et en adaptant leur expression à un public de plus en plus vaste et divers. De là cette notion d'éclectisme que S. Settis et G. Sauron ont, chacun à leur manière, si bien cernée; elle est le signe, non pas d'une indifférence stylistique, mais d'une volonté d'enrôler chaque style au service de la transmission d'un message⁴⁵. Cette sémantisation des différentes périodes de la grande statuaire grecque et hellénistique, dont T. Hölscher a bien évalué les conséquences, et dont on observe les effets dès l'époque d'Auguste, transcende les clivages historiques⁴⁶; elle dit bien la conception que les artistes de l'Empire ont eue du répertoire de la sculpture à eux légué par la Grèce propre et l'Orient hellénisé.

Un exemple puisé dans la panoplie monumentale la plus représentative de la ville romaine, celui de la basilique judiciaire, peut nous aider à préciser ce mode d'appropriation et à en mesurer les conséquences sur les formes de la vie collective et individuelle. On connaît la problématique: le nom seul de ce type d'édifice, *basilica*, qu'il constitue ou non la transposition de celui de l'antique *Atrium Regium*, véhicule, avec cet adjectif substantivé, le souvenir théoriquement honni de la royauté, dans sa version la plus brutale, celle du basileus oriental. Il est probable que son vulgarisateur, sinon même son inventeur, ait été Plaute, ce « métèque » dont les comédies s'adressaient à un public populaire qui comptait de nombreux éléments, commerçants, artisans, libres ou esclaves, d'origine grecque ou micrasiatique (*Curculio*, v.470-484 et *Captifs*, v.813-815) Quant à sa forme, du moins dans sa version la plus accomplie, elle témoigne d'une «connexion égyptienne» qui, si l'on en croit M. Gaggiotti, s'explique par la carrière et les intérêts du promoteur de la première *basilica Aemilia*, M. Aemilius Lepidus: le futur censeur de 179, avait été chargé par le Sénat de la tutelle du roi d'Égypte Ptolémée IV Epiphane en 201-200 av. J.-C., et lors de son séjour à Alexandrie il aurait pu prendre la mesure de l'efficacité tant fonctionnelle que symbolique des salles à colonnade latérale et nef centrale sous lanterneau où les souverains hellénistiques mettaient en scène leur pouvoir⁴⁷. Cette hypothèse génétique n'a pas été fondamentalement remise en cause par les études de K. Welch en 2003, même si des nuances peuvent toujours être apportées au schéma ci-dessus proposé, particulièrement pour ce qui concerne la nature de l'*Atrium Regium*, dont l'existence en tant que monument autonome a pu être contestée et pour ce qui concerne les modalités de l'attribution du terme «royal» à

⁴³ La traduction proposée par R. Bloch dans l'édition de la *Collection des Universités de France* (Paris, 1981, 84), dans sa littéralité («la force docile»), est dépourvue de sens, et n'est, par voie de conséquence, nullement commentée. Celle de S. Carey («the strength gained from 800 years'experience») (2003, 72) escamote le problème en ne rendant pas *dociles*. Celle de A. Corso (*Plinio, Storia Naturale* V, Turin 1988, 657) n'est pas dépourvue d'intérêt («la forza che ha manifestato nelle opere di pace») mais ne restitue pas vraiment l'idée contenue dans l'adjectif *docilis*.

⁴⁴ BRODERSEN 1995, 268–287.

⁴⁵ SETTIS 1989, 876–878; SAURON 2005, 233–303.

⁴⁶ HÖLSCHER 1987.

⁴⁷ GAGGIOTTI 1983 (1984), 53 seq.

l'édifice du forum⁴⁸. Ce n'est de toute façon pas un hasard si Vitruve désigne encore comme des salons égyptiens, des *cæci aegyptii*, les salles d'apparat de plan «basilical» dont l'aristocratie campanienne et romaine se dotera, quelques décennies après la mise au point du monument public correspondant, dans le désir évident d'intégrer à ses propres *domus* les lieux et les signes de l'oligarchie sénatoriale (*De architectura*, VI, 3, 8). On pourrait suivre la même procédure d'annexion, plus ou moins contrôlée mais aussi parfois introduite à l'insu même des décideurs politiques, dans l'apparition ou l'élaboration de plusieurs autres édifices qui passent à juste titre pour les plus caractéristiques de l'urbanisme romain. Citons seulement le cas, récemment analysé, du *chalcidicum* (*De architectura*, V, 1, 4), qui garde, dans sa nomenclature, le souvenir de son aspect exogène, mais dont on s'est avisé qu'il entrait dans la composition d'un nombre important de complexes architecturaux, civils ou religieux⁴⁹. En réalité, c'est cette origine, non seulement reconnue, mais affichée, qui confère à l'élément en question sa valeur structurelle et décorative: on reconnaissait à Chalcis, la grande ville de l'Eubée, le mérite d'avoir mis au point une forme de diaphragme monumental particulièrement appréciée, et l'importance historique de ce site, quelles que soient les voies suivies par le mot pour apparaître finalement dans le traité vitruvien (*De architectura* V, 1, 4), est confirmée par le fait que ses plus anciennes attestations épigraphiques se rencontrent précisément dans les villes directement ou indirectement liées à la colonisation chalcidienne, Cumes, Naples, Pouzzoles ou Capoue. La portée axiologique autant que descriptive de ce genre de référence n'est pas négligeable, et si Auguste lui-même n'hésite pas à employer le mot dans ses *Res Gestae* (19,1) sans autre spécification, c'est qu'il était non seulement connu du grand public, mais gratifiant.

C'est sans aucun doute dans la littérature que cette identité composite serait la plus passionnante à suivre, mais aussi la plus difficile à déceler. Le règne incontesté du latin, et aussi les exigences formelles des divers genres, sans parler de la disparition presque totale des textes en langue vernaculaire, tendent évidemment à estomper les rémanences ethniques, qu'il faudrait dès lors chercher dans les aspects psychologiques ou les modes d'approche et d'énonciation des faits décrits, ce qui s'avère plus qu'aléatoire pour ne pas dire impossible. Que reste-t-il de celtique chez Tacite, d'hispanique chez Martial, d'africain chez Florus ou Apulée? Peut-être, en termes très généraux, une distance critique à l'égard d'un système dont ils sont souvent les bénéficiaires, mais dont ils mesurent cependant plus ou moins confusément qu'il s'est établi sur la destruction des substrats, voire des peuples, qu'on allait appeler provinciaux: on peut se demander à ce propos si Tacite aurait décrypté avec le même mépris hautain le comportement des «élites» bretonnes, promptes à adopter au moins extérieurement les mœurs et les apparences du vainqueur à la suite des injonctions d'Agricola (*Vie d'Agricola*, 21, 3: *idque apud imperitos humanitas vocabatur cum pars servitutis esset...*) ou s'il aurait prêté à Calgacus haranguant les troupes calédoniennes une argumentation aussi convaincante en dépit ou à cause de sa violence (*ibid.*, 30-32), au cas où il n'aurait pas été lui-même d'origine provinciale. Du côté du pouvoir central, cette étrangeté, au sens étymologique du terme, ne laissait pas d'alimenter, dans des situations, il est vrai, assez peu fréquentes, autant que nos sources permettent d'en juger, une certaine hostilité sourde: lorsque Domitien refuse à Florus la couronne que celui-ci avait conquise lors d'un concours de poésie des grands Jeux Capitolins nouvellement institués par le dernier des Flaviens, *ne Africa coronam Magni Iovis attingeret*, il ne s'insurge pas contre les improbables «africanismes» qui auraient pu déparer l'œuvre, mais montre au contraire qu'il est conscient de l'accession des élites provinciales au même niveau culturel que les meilleurs Romains de souche; en même temps il en refuse la conséquence, qui est le partage des titres de gloire avec les ethnies les plus différentes ou les plus lointaines (Florus, *Vergilius, orator an poeta?*, 1, 4). Le même Florus apprendra ensuite, lors d'un séjour à Tarragone quelques années plus tard, que ses vers sont chantés dans toute la Ville, et particulièrement sur le nouveau forum impérial, celui de Trajan (*ibid.* 1, 5)⁵⁰. On a même voulu voir dans cette indication la preuve que son poème évoquait la victoire sur les Daces, en l'occurrence celle de Domitien en 89. Cette interprétation, qui ne fait pas l'unanimité, mais qui a été retenue encore tout récemment par A. S. Stefan,

⁴⁸ WELCH 2003, 5–34. Voir maintenant LACKNER 2008, 266–271.

⁴⁹ GROS 2001-2002, 123–135; TORELLI 2003, 215–238; TORELLI 2005, 23–37; BRACONI 2005, 213–219; FENTRESS 2005, 220–234.

⁵⁰ RICHARDSON 2000, 429–447.

aurait du moins l'avantage d'expliquer l'attitude étrangement hostile du tyran, qui aurait vu d'un mauvais œil que ses exploits fussent immortalisés par le représentant, fût-il talentueux, d'un peuple autrefois vaincu par les armes romaines⁵¹. L'ironie de l'histoire, peut-être suggérée par la source littéraire elle-même, tient au fait que le complexe le plus monumental jamais conçu à Rome, où s'inscrit dans le marbre et dans les matériaux exotiques les plus coûteux la victoire définitive sur la Dacie, et où l'œuvre de Florus trouve enfin, manifestement, un cadre digne d'elle, le Forum de Trajan, a été lui-même réalisé par un architecte oriental, Apollodore de Damas.

C'est sur la situation emblématique de ce personnage que nous achèverons notre réflexion. Apollodore, ce Nabatéen hellénisé de première génération qui, selon toute probabilité, avait appris le grec comme seconde langue, et grécisé son nom arabe comme tout Oriental désireux de faire carrière dans l'Empire, est en effet resté fondamentalement un étranger⁵². Le grec qu'il utilise dans son traité de poliorcétique est d'une extrême pauvreté lexicale et présente de nombreuses imperfections syntaxiques: pour le coup, il trahit l'origine de l'auteur⁵³. Mais c'est lui qui, à l'appel de Trajan, a su adapter aux exigences de monumentalité du dernier conquérant romain les traditions d'un «baroque» oriental dont Pétra par exemple avait déjà donné de si brillantes illustrations. Les «Marchés de Trajan» et le *Forum Traiani*, qui passent à juste titre pour les réalisations les plus achevées de l'urbanisme romain, et dont les recherches récentes ont confirmé l'extraordinaire cohérence, ainsi que, peut-être, le Panthéon, si l'on retient l'hypothèse de W. D. Heilmeyer, tout récemment confortée par l'enquête de L. M. Hetland sur les estampilles sur briques, seraient donc dus à un créateur génial dont on imagine sans peine qu'il avait une faible maîtrise du latin, si tant est qu'il ait eu une teinture de cette langue⁵⁴. Comme Martial, qui, écrivant ses dernières épigrammes depuis la lointaine *Bilbilis* en Tarraconaise, se présentait à ses amis romains comme un auteur *hispaniensis* et non pas *hispanus* (préface de *Epigrammes* XII, 6), Apollodore, à un tout autre degré, et dans un autre domaine, n'a pas introduit dans la Rome du début du II^e s. une architecture syrienne, mais son origine, pleinement assumée, lui a permis de renouveler en grande partie mais sans rupture ostensible les formes et le vocabulaire de l'architecture officielle, dans ses deux expressions majeures, celle de la victoire et celle de la religion. On ne saurait concevoir meilleure illustration du rôle du polyethnisme et de sa conséquence positive, celle du multiculturalisme dans la constitution de l'identité romaine. Et il n'est pas sans signification que les premières décennies du II^e s., qui marquent l'apogée de l'Empire, tant dans son extension territoriale que dans son prestige culturel, aient été aussi celles où le brassage des savoirs et des talents s'est révélé le plus fécond.

Pierre Gros

Professeur émérite de l'Institut universitaire de France
E-mail: pierre.gros@wanadoo.fr

Bibliographie

- AMPOLO C., 1988. La nascita della città. In *Storia di Roma I. Roma in Italia*. Torino, 153–180.
AMPOLO C., 1988. La città riformata e l'organizzazione centuriata. In *Storia di Roma I. Roma in Italia*. Torino, 203–240.
ANDERSON G., 1993. *The Second Sophistic. A cultural Phenomenon in the Roman Empire*. London.

⁵¹ STEFAN 2005, 446.

⁵² LA REGINA 2001, 6–9.

⁵³ LA REGINA 1999, 9–18.

⁵⁴ HEILMEYER 1975, 317–347; WILSON JONES 2000, 192–193; HETLAND 2007, 95–112.

- ANDREAU J., DESCAT R., 2006. *Esclaves en Grèce et à Rome*. Paris.
- BARBERO A., 2006. *Immigrati, profughi, deportati nell'impero romano*. Roma, Bari.
- BITTERER T., 2007. Sulle statue degli Orientali della Basilica Aemilia. *Archeologia Classica*, 58, 155–163.
- BRACONI P., 2005. Il "Calchidico" di Leptis Magna era un mercato di schiavi? *JRA*, 18, 213–219.
- BRODERSEN K., 1995. Terra cognita. Studien zu römischen Raumerfassung. *Spudasmata*, 59, 268–287.
- CADARIO M., 2009. L'immagine di una vedette del pantomimo: l'altare funebre di *Teocritus Pylades* (CIL V, 5889) tra Lodi e Milano. *Stratagemini. Prospettive teatrali*, Nove-marzo, 11–62.
- CAREY S., 2003. *Pliny's Catalogue of Culture. Art and Empire in the Natural History*. Oxford UP.
- CHAUSSEON F., 2006. Antonin le Pieux, Ephèse et les Parthes. In W. SEIPEL (édit.), *Das Partherdenkmal in Ephesos*. Wien, 32–69.
- CHAUVOT A., 2008. Visions romaines des Barbares. In *Rome et les Barbares. La naissance d'un nouveau monde*. Venise, 156–159.
- COARELLI F., 1992. La cultura artistica. In *Storia di Roma III, 2. L'impero mediterraneo*. Torino, 631–652.
- COARELLI F., 1993. Atrium Libertatis. In M. STEINBY édité. *LTUR I*. Roma, 133–135.
- COARELLI F., 2000. La città come cosmo. In CL. NICOLET (édit.), *Mégapoles méditerranéennes. Géographie urbaine rétrospective*, Aix-en-Provence. Paris, Rome, 288–305.
- CRESCI MARRONE G., 1993. *Ecumene Augustea. Una politica per il consenso*. Roma.
- DEREMETZ A., 1995. Entre Grecs et Barbares. La pensée de leur identité. *Etudes inter-ethniques*, 10, 49–59.
- DE VOS M., 1980. *L'egittomania in pitture e mosaici romano-campani della prima età imperiale*. Leyde.
- DNIAYE E., 2005. L'étranger d'origine barbare à Rome. Essai d'analyse sémique. *L'Antiquité Classique*, 74, 119–135.
- DUPONT FL., 2005. L'altérité incluse. L'identité romaine dans sa relation avec la Grèce. In FL. DUPONT, E. VALETTE-CAGNAC (éditt.), *Façons de parler grec à Rome*. Paris, 255–282.
- ENGELS J., 1999. *Augusteische Oikumenegeographie und Universalhistorie im Werk Strabons von Amaseia*. Mainz am Rhein.
- FARNEY G. D., 2007. *Ethnic Identity and Aristocratic Competition in Republican Rome*. London.
- FENTRESS E., 2005. On the Block: *catastae*, *chalcidica* and *cryptae* in Early Imperial Italy. *JRA*, 18, 220–234.
- FOLLET S., 2000. Favorinus d'Arles. In *Dictionnaire des Philosophes antiques*, III. Paris, 418–422.
- GAGGIOTTI M., 1983 (1984). Atrium Regium-Basilica (Aemilia): una insospettata continuità storica e una chiave ideologica per la soluzione del problema dell'origine della basilica. *ARID*, 10, 53–80.
- GALLI M., 2002. *Die Lebenswelt eines Sophisten. Untersuchungen zu den Bauten und Stiftungen des Herodes Atticus*. Mainz am Rhein.
- GALLI M., 2008. Theos Hadrianos: le élites delle città greche e il culto dell'imperatore filelleno. In A. D. RIZAKIS, FR. CAMIA (éditt.), *Pathways to Power. Civic Elites in the Eastern Part of the Roman Empire*, Athènes, 73–105.
- GASCOU J., 1984. *Suétone historien*. Roma.
- GIARDINA A., 1997. *L'Italia Romana. Storie di un'identità incompiuta*. Roma, Bari.
- GIARDINA A., 2008. Aux sources de l'identité romaine. In *Rome et les Barbares. La naissance d'un nouveau monde*. Venise, 58–62.
- GREGAREK H., 1999. Untersuchungen zur kaiserzeitlichen Idealplastik aus Buntmarmor. *Kölner Jahrbücher*, 32, 33–284.
- GROS P., 1987. La fonction symbolique des édifices théâtraux dans le paysage urbain de la Rome augustéenne. In *L'Urbs. Espace urbain et histoire*. Roma, 319–346.
- GROS P., 1994. Les théâtres en Italie au I^{er} siècle de notre ère: situation et fonction dans l'urbanisme impérial. In *L'Italie d'Auguste à Dioclétien*. Roma, 285–307.
- GROS P., 2001-2002. *Chalcidicum*, le mot et la chose. *Ocnus*, IX-X, 123–135.
- GROS P., 2002. La fonction politique des monuments de spectacle sous le Haut-Empire. In *Ludi Romani. Espectaculos en Hispania Romana*. Mérida, 34–35.

- GROS P., 2005. La ville comme symbole. Le modèle central et ses limites. In H. INGLEBERT (dir.), *Histoire de la civilisation romaine*. Paris, 155–232.
- GROS P., 2006. Le modèle du Forum d'Auguste et ses applications italiennes ou provinciales. Etat de la question après les dernières découvertes. In M. NAVARRO, J.-M. RODDAZ (éditt.), *La transmission de l'idéologie impériale dans l'Occident romain*. Bordeaux, Paris, 115–127.
- GROS P., 2009. Le rôle de l'architecture sacrée dans la définition et la hiérarchisation des espaces de la ville romaine impériale. Actes du Simposio internacional de Arqueologia de Mérida, 2005, *Santuarios, oppida y ciudades: Arquitectura sacra en el origen y desarrollo urbano del Mediterraneo occidental*. Mérida, Anejos de *AEspA*, XLV, 329–345.
- GUILHEMBET J.-P., 2006. Limites et entrées de la Rome antique: quelques rappels et quelques remarques. In Fr. MICHAUD-FREJAVILLE, N. DAUPHIN, J.-P. GUILHEMBET (éditt.), *Entrer en ville*. Rennes, 79–121.
- HEILMEYER W. D., 1975. Apollodorus von Damascus, der Architekt des Pantheon. *JDAI*, 90, 317–347.
- HEITZ CH., 2005-2006. Des Kaisers neue Kinder. Romanitas und Barbarentum am Trajansbogen von Benevent. *RM*, 112, 207–214.
- HETLAND L. M., 2007. Dating the Pantheon. *JRA*, 20, 95–112.
- HÖLSCHER T., 1987. *Römische Bildsprache als semantisches System*. Heidelberg.
- HÖLSCHER T., 1999. Alle Welt für Trajan. Beobachtungen zur Darstellung von Fremdvölkern an traianischen Staatsdenkmälern. In N. BLANC, A. BUISSON (éditt.), *Imago Antiquitatis. Religion et iconographie du monde romain*. Mélanges offerts à R. Turcan. Paris, 281–289.
- INGLEBERT H., 2005. *Histoire de la civilisation romaine*. Paris.
- KLEIN R., 2006. Die römische Herrschaft in der kaiserzeitlichen griechischen Literatur. *Eos*, 93, 83–115.
- KLUCZEK A. A., 2006. Le monde des Barbares dans la propagande impériale au siècle d'or des Antonins et pendant la crise du III^{ème} siècle. *Eos*, 93, 275–296.
- LACKNER E. M., 2008. *Republikanische Fora*. München.
- LANDSKRON A., 2006. Repräsentantinnen des *orbis Romanus* auf dem sog. Partherdenkmal von Ephesos. Personifikationen und Bildpropaganda. In W. Seipel (Hg), *Das Partherdenkmal von Ephesos*, Wien, 103–128.
- LA REGINA A., 1999. *L'arte dell'assedio di Apollodoro di Damasco*. Roma.
- LA REGINA A., 2001. Apollodoro di Damasco e le origini del barocco. In *Tra damasco e Roma. L'architettura di Apollodoro nella cultura classica*. Roma, Damasco, 6–9.
- LEPELLEY CL. (dir.) ET AL. 1998. *Rome et l'intégration de l'Empire. 44 av. J.-C.- 260 ap. J.-C. II. Approches régionales du Haut-Empire romain*. Paris.
- LE ROUX P., 2004. La romanisation en question. *Annales HSS*, 287–311.
- LEVI M. A., 1951. *C. Suetoni Tranquilli Divus Augustus*. Firenze.
- LIVERANI P., 1995. Nationes et civitates nella propaganda imperiale. *RM*, 102, 219–249.
- MONTERROSO A., 2009. *Porticus "ad Nationes"* en el Foro de Augusto. *MEFRA*, 121, 1, 181–207.
- NISTA L., 1999. La propaganda imperiale nell'arte ufficiale adrianea e antonina. In *Provinciae fedeles. Il fregio del tempio di Adriano in Campo Marzio*. Roma, 107–115.
- OPPER TH., 2008. *Hadrian. Empire and Conflict*. London.
- PANSIERI CL., 1997. *Plaute et Rome ou les ambiguïtés d'un marginal*. Bruxelles.
- PARISI PRESICE C., 1999. Le rappresentazioni allegoriche di popoli e province nell'arte romana imperiale. In *Provinciae fedeles. Il fregio del tempio di Adriano in Campo Marzio*. Roma, 83–105.
- PENSABENE P., 2002. Il fenomeno del marmo nel mondo romano. In *I marmi colorati della Roma imperiale*. Roma, 3–68.
- PERNOT L., 1997. *Eloges grecs de Rome*. Paris.
- POLOME E. C., 1983. The Linguistic Situation in the Western Provinces of the Roman Empire. *ANRW*, II, 29, 2, 509–553.
- RAEPSAET-CHARLIER M.-TH., 1998. LES GAULES ET LA GERMANIE. IN CL. LEPELLEY (dir.), *Rome et l'intégration de l'Empire II*. Paris, 143–196.

- RICHARDSON J. S., 2000. Tarraco in the Age of Trajan: the Testimony of Florus the Poet. In *Trajano Emperador de Roma*. Roma, 427–450.
- RODA I., 2003. El marmol come soporte privilegiado en los programas ornamentals de época imperial. In *La decoracion arquitectonica en las ciudades romanas de Occidente*. Roma, 495–420.
- ROMAN Y., 2008. *Hadrien, l'empereur virtuose*. Paris.
- ROMEO I., 2002a. Das Panhellenion. In *Die griechische Klassik, Idee oder Wirklichkeit*. Berlin, 675–676.
- ROMEO I., 2002b. The Panhellenion and the Ethnic Identity in Hadrianic Greece. *Class. Phil.*, 95, 21–40.
- SARTRE M., 2007. Romanisation en Asie Mineure? In G. URSO (a cura di), *Tra Oriente e Occidente. Indigeni, Greci e Romani in Asia Minore*. Roma, 229–245.
- SAURON G., 2005. Les romains et l'art. In H. INGLEBERT (dir.), *Histoire de la civilisation romaine*. Paris, 233–328.
- SCHADE K., 2007. Ein Paragone der Künste. Betrachtungen zur Idealplastik der mittleren Kaiserzeit. *JDAI*, 122, 169–181.
- SCHIAVONE A., 1996. *La storia spezzata. Roma antica e Occidente moderno*. Roma, Bari.
- SETTIS S., 1989. Un arte al plurale. L'impero romano, i Greci e i posteri. In *Storia di Roma 4. Caratteri e morfologie*. Torino, 828–878.
- SCHNEIDER R. M., 2002. Nuove immagini del potere romano. Sculture di marmo colorato nell'Impero romano. In *I marmi colorati della Roma imperiale*. Roma, 83–105.
- SMITH R. R. R., 1988. *Simulacra gentium*. The *Ethne* from the Sebasteion at Aphrodisias. *JRS*, 78, 50–77.
- SMITH R. R. R., 1990. Myth and Allegory in the Sebasteion. In CH. ROUÉCHÉ, K. T. ERIM (éditt.), *Aphrodisias Papers. Recent Work on Architecture and Sculpture*. Ann Arbor, MI, 89–100.
- STEFAN A. S., 2005. *Les Guerres daciennes de Domitien et de Trajan. Architecture militaire, topographie, images et histoire*. Roma.
- TORELLI M., 2003. *Chalcidicum*. Forma e semantica di un tipo edilizio antico. *Ostraka*, XII, 2, 215–238.
- TORELLI M., 2005. Attorno al *Chalcidicum*: problemi di origine e diffusione. In X. LAFON, G. SAURON (éditt.), *Théorie et pratique de l'architecture romaine*. Etudes offertes à Pierre Gros. Aix-en-Provence, 23–37.
- VALENSI L., 2000. La société gallo-romaine, ou d'une autre société. *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 190–216.
- WELCH K., 2003. A New View of the Origins of the Basilica: the Atrium Regium, Graecostasis and Roman Diplomacy. *JRA*, 16, 5–34.
- WILLERS D., 1990. *Hadrians panhellenistisches Programm. Archäologische Beiträge zur neugestaltung Athens durch Hadrian*. Basel.
- WILSON JONES M., 2000. *Principles of Roman Architecture*. Yale UP, New Haven, London.
- ZANKER P., 2000. Die Frauen und Kinder der Barbaren auf der Markussäule. In J. SCHEID, V. HUET (éditt.), *La colonne aurélienne. Geste et image sur la colonne de Marc Aurèle à Rome*, Paris, 163–174.